

Un mouvement d'instinctive pitié étreignit les deux hommes. Mais Wilkie se souvint de sa femme, à qui il était sans doute arrivé malheur, puisqu'elle n'avait pu donner l'alarme.

—C'est Dieu qui les punit et venge la victime qu'ils ont dû faire là-haut, dit-il sombre.

Et les deux hommes, laissant les misérables continuer à se débattre, à s'enliser vivant dans la vase qui les recouvrait de plus en plus, s'élancèrent en courant vers l'entrée du souterrain, vers la maison.

XXX. — LA DERNIÈRE ÉTAPE

Qu'était devenue Annie, puisque les deux ignobles argousins avaient pu arriver jusque dans le souterrain ?

Henri de Mercourt avait saisi une épée en passant : il ne savait ce qui allait arriver.

L'ancien geôlier, le désespoir et la rage au cœur, parcourait avec frénésie les pièces du rez-de-chaussée.

D'un coup de genou, il jeta bas la porte de la pièce dans laquelle les policiers avaient renfermé la courageuse femme. Et chancelant de saisissement, de joie mêlée de crainte, il l'aperçut.

Une seconde après, le bâillon et les liens étaient arrachés.

La femme de l'ancien geôlier raconta fiévreusement ce qui s'était passé. Et tout d'un coup, revenue à la nécessité de la situation, avec une fermeté d'âme puissante :

—Il faut que je sorte, fit-elle retrouvant son énergie, il faut que je retire l'échelle au moyen de laquelle cet homme s'était introduit ici !

Elle ouvrit la porte, sortit, tandis que son mari et le gentilhomme français étaient aux écoutes, prêts à lui porter secours. Un instant après une échelle faite d'un bois léger et résistant était allongée dans le corridor.

Annie n'avait rien remarqué de suspect au dehors.

—Ils ont probablement voulu m'intimider, dit-elle, en affirmant que des hommes à eux étaient cachés au dehors.

—Il faut que nous en finissions, prononça Henri de Mercourt, ou bien nous succomberons sans avoir délivré nos amis.

Et quel acharnement le lendemain, lorsqu'ils reprirent l'outil, après avoir jeté quelques pelletées de terre dans le puisard où étaient enlisés, dans la vase, les cadavres des deux policiers.

—Nous ferions mieux d'ouvrir un vide sous le mur, proposa Wilkie.

—Oui, approuva Henri de Mercourt. Et nous ne risquerons pas autant d'être entendus.

Après quelques pesées sans résultat, un fort craquement se fit entendre et une masse de pierres et de gravats s'abattit, roula à leurs pieds, les couvrant de poussière.

Ils se remirent donc à creuser sous les fondations.

Mais les constructeurs de la tour, avaient dû, sans doute, rencontrer une faille dans le sol, car les outils des deux pionniers résonnèrent bientôt sur un corps dur.

Après quelques heures de travail, ils l'eurent traversée.

Mais ne les avait-on pas entendus, la résistance de la maçonnerie ayant dû porter au loin les vibrations produites par le choc répété du fer.

Bientôt, sous l'effort des leviers mis en mouvement, de nouvelles masses de maçonnerie s'abîmaient, roulaient sur le sol.

Lorsque leurs bras à bout de force abandonnèrent l'outil, le rempart était franchi.

Ils étaient sous les souterrains de la Tour de Londres.

La nuit qui s'écoula ensuite, le reste de la nuit plutôt, fut pleine de fièvre et d'alarmes.

La venue du jour fut pour eux un véritable soulagement.

—C'est pour aujourd'hui, dit Wilkie à sa femme.

Les deux époux restèrent un moment embrassés.

L'heure suprême allait venir. Se reverraient-ils seulement ?

Les deux hommes prirent leurs armes. Ils transportèrent au fond du souterrain une abondante provision de poudre de mine.

C'était afin de faire sauter le souterrain et d'engloutir leurs adversaires avec eux, si l'alerte avait été donnée et si les créatures de Somerset les attendaient.

Ils avaient emporté également des limes, des pinces, des marteaux, une hache, afin d'enfoncer les portes des cachots, rompre les chaînes des prisonniers.

Arrivés au fond du passage, la vue des fondations éventrées leur donna une nouvelle résolution.

Ils venaient d'avaler quelques gorgées de gin pour se redonner de la vigueur.

Ils avaient déjà gravi plusieurs mètres depuis le bas des fonda-

Ils s'étaient remis à leur besogne de ténèbres.

Tout à coup, une épaisse nappe de terre se détacha, les couvrit l'un et l'autre.

Et un air plus frais fouetta leur visage, tandis qu'ils se débar-

rassaient de cet éboulement, en même temps qu'un tressaillement violent les secouait.

Une voix venait de se faire entendre !

Ils étaient découverts.

L'heure redoutable était sonnée.

XXXI. — UN NOUVEAU COMPAGNON

Les cachots souterrains de la Tour de Londres étaient semblables à des tombes.

Les prisonniers avaient, pour seule distraction, le bruit des pas des geôliers, lorsque ceux-ci venaient se remplacer.

Aussi arrivaient-ils rapidement à percevoir le bruit insaisissable pour tout autre des insectes de nuit travaillant dans les angles éloignés de leurs caveaux.

Robert de Noxford attaché avec une solidité à décourager toute nouvelle tentative d'évasion, était plongé dans ses amères réflexions lorsqu'un bruit indécis s'était fait entendre à l'extrémité de son sépulcre.

—C'est quelque rat en train de creuser son terrier, avait pensé captif.

Mais ce bruit avait continué, persistant, de plus en plus rapproché.

Soudain la terre s'était effondrée : un jet de lumière avait illuminé son cachot. De la lumière ! Les prisonniers n'en avaient jamais !

Et d'une voix sourde, ardente, voilée, de peur d'être entendu du dehors, au cas où quelque espion eût été aux écoutes, il avait lancé un appel, une interrogation.

C'est sa voix qu'Henri de Mercourt et Wilkie avaient entendue.

Achevant de se débarrasser de la terre qui les couvrait, l'ayant écartée d'un geste violent, ils atteignirent la saillie, s'y cramponnèrent, sautèrent dans le cachot l'épée à la main, prêts à tout.

Le gentilhomme, plus jeune, plus agile, avait passé le premier.

L'ancien geôlier avait saisi la lanterne afin d'éclairer leurs ennemis, voir à qui ils avaient affaire. Les rayons tombèrent sur le prisonnier, montrant également les nouveaux venus à l'habitant de ce séjour de désespoir. Il y eut un moment de silence solennel.

Robert de Noxford regardait avidement les deux pionniers, les armes qui brillaient dans leurs mains.

—Duc de Noxford, dit de Mercourt, permettez-moi de vous saluer.

Le saisissement qui paralysait le captif fut accru encore davantage en s'entendant nommer.

—Vous savez donc qui je suis ? balbutia-t-il.

—Oui, monseigneur.

—Comment ? comment ?

—Ne vous souvenez-vous pas d'un geôlier à qui Chooner...

Mais il s'arrêta brusquement. Le résonnement distinct quoique étouffé d'un pas venait de se faire entendre au dehors.

L'ancien geôlier cacha sa lanterne sous ses vêtements pour en étouffer la clarté.

Les trois hommes se taisaient, les deux pionniers la main nerveusement crispée sur leur épée, tournés vers la porte.

Les pas s'approchèrent, cessèrent de se faire entendre. On s'était arrêté, devant le cachot : sûrement on prêtait l'oreille, épiant sans doute si rien d'anormal ne se passait.

Les rayons de la lanterne éclairaient de nouveau les trois hommes. Le duc de Noxford lut une inquiétude dans le regard du Français et il dit :

—Chooner s'arrête ainsi chaque fois qu'il passe devant ma prison. C'est son habitude.

Henri de Mercourt courba la tête en une courte méditation.

—Monseigneur, dit-il. Nous nous sommes introduits dans la Tour de Londres pour en arracher deux de nos amis : le ciel nous a fait aboutir dans votre cachot, nous vous délivrerons aussi, et avec vous tous ceux que nous pourrons. Mais je vous demande auparavant votre parole de gentilhomme que vous ne ferez rien sans mon assentiment, que vous obéirez à mes ordres.

Le grand seigneur captif eut un mouvement d'orgueil révolté. Puis il s'inclina :

—Vous avez l'honneur d'avoir tenté, et accompli, jusqu'à présent, une tâche dangereuse. Il est juste que le dernier venu vous obéisse, celui-ci fût-il, comme moi, le descendant des anciens rois d'Angleterre. Si j'avais seulement une arme pour vous seconder le cas échéant !

(A suivre.)